

jet vers les étoiles... mais, dès que l'arbuste devient arbre, on commence de le secouer pour voir s'il tient bien ; si ces racines courent ou pivotent — s'il ne serait pas possible de le jeter bas !

Ce vieux chêne de Hugo, avant que d'étendre son ombre sur le siècle, s'était vu, à combien de reprises, tordu par la rafale, et zébré par la foudre !

Mais celui-là tenait bon !

Et l'on ne saura jamais ce que ce petit jeu en apparence innocent, a (c'est là son crime !) découragé de zèles, écœuré de dévouements, éteint de torches et refroidi de brasiers !

* * *

Ainsi, l'une de nos gloires réelles, à Paris, ce sont nos artistes. Leur vie est éphémère comme est le vent qui passe ; mais, comme le vent, aussi, ils sont les porteurs de germes, les semeurs de beauté, les propagandistes de la pensée gaie ou triste qui fleurit au bord de la Seine.

En beaucoup de régions où la France, sans eux, serait pour ainsi dire inconnue, ils ont implanté quelque chose de nous, qui y demeure bien après que le wagon de Thespis, dans le nuage des fumées, s'efface à l'horizon.

On ne colonise point que par le fer ou par l'eau-de-feu. Il a des brousses, au figuré, plus ténébreuses, plus inaccessibles, plus hantées, davantage grouillantes d'ignorances et des préjugés que les taillis du centre de l'Afrique.

Nos artistes entrent là dedans, avec leurs quinquets pour flambeaux et leurs voix pour appeaux. Et Scapin comme saint Yves, et Théodora comme sainte Madeleine voient les oiseaux charmés (ceux de proie comme les autres !) voler sur leurs manches et les couronner d'ailes !

— Seulement... dira Bassecourt, le Bassecourt des "Intimes", que l'on retrouve partout.

Oui, je sais : le Toast à la Petite larme, de Coquelin ; les chasses à l'alligator de Sarah ? Cela choque nos sceptiques et les Nemrods pour clapiers.

Mais il ne faut pas connaître la sincérité ingénue des gens de théâtre hors de scène (c'est bien pour cela que je les aime !) ; mais il faut,

ignorer cette force de la nature qu'est Sarah, pour s'étonner ou feindre de s'étonner.

L'un écrivait "en confiance" pour des amis, comme il eût écrit à son frère ou à son fils, avec la naïveté sans détours, la même bonhomie familière. Et croyez qu'elle est réellement tombée de ses yeux, la fameuse petite larme, source de tant d'amères récriminations !

L'autre fait ce qui lui plaît, comme elle l'a toujours fait, comme elle le fera toujours, indomptée depuis les talons jusqu'aux cheveux, indomptable jusqu'à son dernier souffle ! Elle a laissé là le péplum de Phèdre pour la lance d'Hippolyte ; il lui agréait d'exposer sa vie, sans banalité, comme elle l'a risquée tant de fois plus ordinairement, dans son duel quotidien contre le mal qui la terrassait, sur les planches, et la jetait évanouie en pâture à la curiosité publique.

N'est-ce pas son droit ?

N'est-ce pas celui de Coquelin d'être bon jusqu'à scandaliser les Pharisiens ? Sur le paquebot, au cours de la tournée, il s'est employé, paraît-il, à placer des billets de la Loterie des Artistes dramatiques.

Enfin, voilà donc un grief sérieux ! Voilà donc un argument de poids !

Eh ! quoi, glorieux, riche, considéré, ce "cabotin" prend souci des pauvres Delobelle sans sou ni maille, des duègnes en ruines ; de toutes les tristes cigales qui, après avoir chanté, dansé, demeurent transies dans le sillon que ne réchauffe plus le soleil ? Il se démène, il s'acharne, il veut réussir ?

Ceci, pour le moins, n'est pas naturel. Et comme on ne peut prétexter d'aucun intérêt pécuniaire, on découvre que c'est à des fins de réclame que la dynastie des Coquelin s'entretient, que l'aîné se dévoue, que le cadet s'extermine, que Jean fait l'intérim.

Ça leur apprendra !

À l'étranger, on lit ces choses puériles et déconcertantes. On a de la surprise, on les prend au sérieux, on dit : "Ah ! ces Français, quelles singulières gens !" Car l'on recherche en vain pourquoi des compatriotes s'attachent à diminuer le triomphe, même de théâtre, dont devrait s'enrichir la patrie de tous.